

**Bruner, J. (2008). *Culture et modes de pensée*. Paris, France :
Éditions Retz**

Sylvain Beaupré

Volume 36, numéro 1, 2010

Vers un changement de culture en enseignement supérieur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/044003ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/044003ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue des sciences de l'éducation

ISSN

0318-479X (imprimé)

1705-0065 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaupré, S. (2010). Compte rendu de [Bruner, J. (2008). *Culture et modes de pensée*. Paris, France : Éditions Retz]. *Revue des sciences de l'éducation*, 36(1), 275–276. <https://doi.org/10.7202/044003ar>

davantage sur la montée de boucliers qu'a suscitée le programme d'Histoire et d'éducation à la citoyenneté (HÉC) présenté en 2006 que sur l'état de l'enseignement de l'histoire en ce début du 21^e siècle au Québec. Il aurait été souhaitable que le titre de l'ouvrage en témoigne explicitement.

CHANTAL DÉRY

Université du Québec en Outaouais

Bruner, J. (2008). *Culture et modes de pensée*. Paris, France : Éditions Retz.

Ce livre réunit une série d'essais rédigés entre 1980 et 1984, revus et corrigés par l'auteur, correspondant à 10 chapitres distribués en trois parties distinctes. Jerome Bruner, un Américain, constructiviste affiché, qui s'inscrit dans le courant de la psychologie culturelle, part de l'idée très générale que la culture est construite et que le récit sert à mettre de l'ordre dans cette construction.

La première partie traite de l'art – de la poésie plus particulièrement – que l'on interroge au moyen de la science et des humanités. Bruner se demande alors comment un texte peut *toucher* le lecteur. Il se sert de la psychologie de la littérature pour comprendre. Deux modes de fonctionnement cognitifs existent, selon l'auteur. Le premier est paradigmatique et s'appuie sur la conceptualisation pour dégager des causes et tester des vérités empiriques. Le second est narratif et concerne aussi bien l'intention que l'action. Si le premier vise à atteindre un idéal de description et d'explication à l'aide de la conceptualisation, le second mode consiste à tenter de situer l'action dans le temps et l'espace et d'écrire de belles histoires, poignantes et crédibles. Lorsque nous racontons des histoires, ces deux modes de pensée finissent par coexister. Bruner cherche à savoir comment l'être humain construit ses mondes. Pour y arriver, l'auteur n'hésite pas à faire appel à la science et aux humanités; ces deux formes d'illusion de réalité. Si la science vise à vérifier ce qui paraît juste, les humanités suggèrent des hypothèses vraisemblables.

Dans la seconde partie, Bruner s'intéresse au langage et à la réalité. Il y expose l'importance des transactions communicationnelles dans les rapports humains : les gens qui communiquent entre eux partagent des points en commun, dont principalement celui de vouloir entrer en contact les uns avec les autres. Notre sensibilité commune aux récits s'avère un point de convergence avec l'Autre. Avec Vygotski, Bruner étudie le rapport au monde à l'aide du langage plutôt qu'avec les sens. Le langage représente un moyen de mettre en ordre notre vision du monde et de poser des actions. Il est un reflet de notre histoire. L'être humain étant à la fois produit de la culture et de la nature, les composantes de son comportement (pensée, émotion, action) s'articulent en interdépendance dans un ensemble unifié. Pour saisir le comportement humain, lui donner du sens, on doit observer toutes ces composantes.

Dans la troisième partie du recueil, l'auteur aborde le rôle constitutif du langage dans la production de la réalité sociale. Il propose aux éducateurs un apprentissage par l'invention. Le langage de l'éducation devrait tendre, selon Bruner, vers la

création d'une culture commune. Ce langage doit non seulement favoriser la découverte mais également la métacognition. Il faut lutter avec force contre la seule acquisition de savoir qui conduirait inévitablement à l'aliénation des élèves.

Tout au long des nombreux chapitres, l'auteur nous convie amicalement à exercer notre capacité à recréer la réalité, à réinventer la culture. Cette capacité repose en partie sur les auteurs qui nous inspirent. Pour sa part, Bruner s'inspire des travaux de Piaget, Todorov, Rorty et Barthes, entre autres. Il aurait certainement pu trouver quelques réponses à ses questionnements chez Lyotard, s'il l'avait lu.

SYLVAIN BEAUPRÉ

Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue

Carpentier, A. (2007). *Ruptures. Genres de la nouvelle et du fantastique*. Montréal, Québec : Le Quartanier.

Cet ouvrage d'André Carpentier regroupe en fait, sous forme d'essai, une série d'articles publiés par le chercheur entre 1992 et 2000. Ces études ponctuelles portent sur ce qui a longtemps été les deux sujets de prédilection de leur auteur : les genres de la nouvelle et du fantastique. Elles ont toutefois été légèrement remaniées afin de conférer à *Ruptures...* plus de cohésion. L'essai se divise en trois sections, d'inégale longueur, et fournit une bibliographie substantielle ainsi que les références des articles originaux.

La section 1 traite du genre de la nouvelle et contient quatre chapitres, dont le premier, intitulé *Commencer et finir souvent : rupture fragmentaire et brièveté discontinuée dans l'écriture novellière*, a fait date, car il propose des outils théoriques propres à la poétique de la nouvelle, permettant du coup au genre de trouver sa spécificité. Un deuxième chapitre, écrit en collaboration avec Denis Sauvé, s'attarde aux exigences propres à la constitution du recueil de nouvelles. Dans les chapitres suivants, l'auteur observe deux cas de figures : les nouvelles d'Yves Thériault et le texte *La maîtresse de mon père*, du novellier Jean-Pierre Girard, abordé pour sa part sous l'angle de l'édition critique.

Plus succincte, la section 2 s'intéresse au fantastique. Le chapitre 5 fournit des pistes essentielles quant à l'ouverture, ou *incipit*, qui joue un rôle particulier dans le cas de la nouvelle à caractère fantastique. Les notions d'*embrayage* et de *modalisation*, chères au genre, sont ici convoquées. Quant au chapitre qui complète cette section, il vise à montrer en quoi la représentation du lieu témoigne d'une forme particulière d'*espace vécu*, et ce, à partir d'une nouvelle de Daniel Sernine, un praticien bien connu du genre fantastique.

La troisième section, appelée *Coda*, ne comprend qu'un chapitre, qui revêt un caractère plus engagé sur le plan idéologique. Carpentier y soutient la thèse selon laquelle l'écrivain de nouvelles fantastiques québécois serait triplement marginalisé : d'abord parce qu'il écrit des nouvelles, genre sous-estimé par la critique ; ensuite, parce qu'il privilégie le fantastique, souvent considéré comme de la para-